

## Fiction

---

Numéro 63, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21207ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

(1996). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche*, (63), 40–58.

**LES DOUBLES  
QUATRAINS MAUVES**  
Anthony Phelps  
Mémoire, Port-au-Prince,  
1995, 63 p. ; 10 \$

Après un séjour de nombreuses années en terre québécoise, Anthony Phelps semble avoir regagné son Haïti natal. Longtemps à l'emploi de Radio-Canada, aujourd'hui retraité, l'écrivain a derrière lui une feuille de route impressionnante. Poète à mon avis sous-estimé, il manifeste dans son écriture une liberté et un sens de l'invention singuliers. J'avais beaucoup apprécié son recueil *Orchidée nègre*, paru en 1987 chez Triptyque. Avec Joël DesRosiers, Anthony Phelps se situe parmi les poètes francophones les plus originaux issus de la communauté haïtienne. En lisant son dernier recueil, *Les doubles quatrains mauves*, une première fois (est-ce fou ?), j'eus l'impression d'un rapprochement possible avec les *Quatrains valaisans* de Rainer Maria Rilke. Le parallèle est intéressant, mais, dans le cas du poète haïtien, plutôt que d'un éloge du pays d'accueil, nous avons droit à une envolée dans le temps et l'espace d'une enfance haïtienne retrouvée (peut-être parce qu'elle croise l'enfance de « Laurie, [s] a petite-fille », à qui l'auteur dédie le recueil). Dans une écriture dépouillée et combien nouvelle, les poèmes d'Anthony Phelps nous amènent à nous demander aussi « comment fêter la fidélité du regret », et nous nous laissons bercer par le flot ininterrompu des images. « À l'impromptu du couchant/ si j'avoue que tant et tant je t'aime/tu renais chaque fois/plus nue dans le jasmin de ta rose. »

Le recueil est divisé en trois sections — chacune introduite par un texte en prose — et se ferme sur un texte en prose également, intitulé « Finale ». Sauf

le dernier texte, les poèmes en prose m'ont semblé d'une certaine lourdeur, notamment dans l'emploi simultané de pronoms personnels et d'adjectifs possessifs : « Nettoyeur de mes rêverbes, une harpe éthylique me râpe mes chagrins. » Outre cet accroc, *Les doubles quatrains mauves* d'Anthony Phelps m'a apporté un plaisir de lecture aussi vif que son *Orchidée nègre* de 1987.

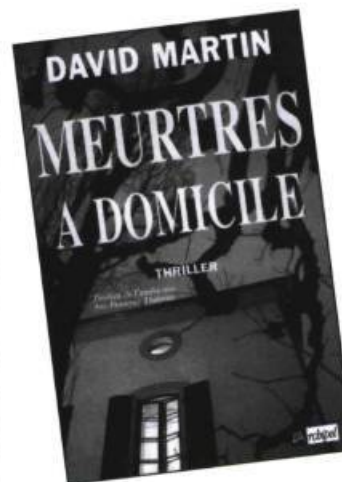
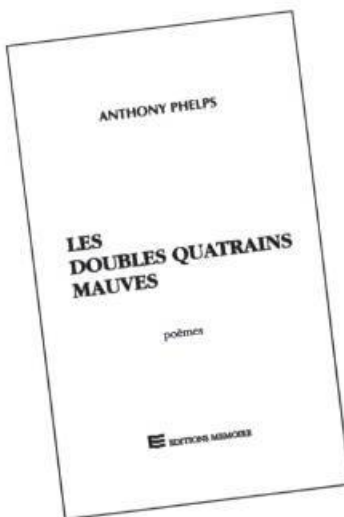
« J'ai longtemps vécu dans la précision de l'écriture, aujourd'hui oreille buvard de légendes, quoi que je fasse, malgré secret de fileuse, la fleur aboutit à l'épine. »

Claude Paradis

**SOIFS**  
Marie-Claire Blais  
Boréal, Montréal, 1995,  
313 p. ; 24,95 \$

Depuis plus de trente ans, Marie-Claire Blais, par un travail formel et esthétique chaque fois renouvelé, a donné à la littérature québécoise quelques-uns de ses plus grands romans (d'ailleurs salués par de nombreux prix), lui a fait le cadeau de personnages tourmentés et marginaux, menacés par le désespoir ou cernés par la mort. Ce qui impressionne dans cette prose à la thématique sombre, c'est que le pessimisme et le découragement ne parviennent jamais à véritablement triompher de l'élan vital.

*Soifs* s'inscrit dans cette démarche. L'histoire se déroule dans une île qui pourrait être le paradis, pendant des fêtes qui soulignent la fin d'un millénaire et la naissance d'un enfant. Le cadre est enchanteur, mais les innombrables personnages mis en scène — une femme à la convalescence fragile, un sidéen à ses derniers instants de (sur) vie, des jeunes noirs révoltés, etc. — ont soif de vie, de justice, de liberté. Mais, plus que la thématique et les personnages,



c'est la forme, l'écriture elle-même, dont l'audace n'a rien de gratuit, qui fait le véritable intérêt du roman. *Soifs* se présente en effet comme un seul long paragraphe composé de phrases immenses, souvent longues de quelque dix pages, d'une limpidité syntaxique néanmoins magistrale. La romancière a ainsi voulu aplanir la linéarité du discours (on doit lire, écrire et dire un mot après l'autre)

pour saisir de plus près la multitude des points de vue par où peut être appréhendé l'instant présent. Le lecteur est ainsi entraîné dans un irrésistible mouvement par lequel les préoccupations des personnages alternent et se relaient dans une longue mélodie.

Il faudrait pouvoir lire cette litanie comme elle se donne, c'est-à-dire d'un seul souffle. Ce n'est, hélas, guère possible de parcourir près de 315 pages sans avoir à déposer le livre, et il est difficile de reprendre le fil d'un tel récit lorsqu'on a dû lui faire violence pour trouver un point de suspension. Mais, bien sûr, ce n'est pas quelque chose que l'on puisse reprocher au roman, qui n'a pas, sous la plume des auteurs courageux, à se plier à de telles contingences.

Hélène Gaudreau

**MEURTRES À DOMICILE**  
David Martin  
Trad. de l'américain  
par François Thibaux  
L'Archipel, Paris, 1995,  
363 p. ; 34,95 \$

Roscoe sait bien que le passé est passé et enterré, que les morts sont morts et, eux aussi, enterrés, que les liens sont rompus à jamais avec les inquiétants amis qui donnaient sa tessiture à ce temps révolu, que la peur, par conséquent, n'a aucune raison d'être. Strictement aucune. Pourtant, à partir d'une visite apparemment anodine, le passé refait surface. Se bousculent ensuite des coïncidences trop nombreuses et convergentes pour n'être que des coïncidences. Lorsque meurent l'une après l'autre des personnes qui, toutes, avaient quelque motif de lui en vouloir et dont la mort semble l'accuser, Roscoe comprend que vingt ans n'ont pas suffi à enterrer le passé. Il regarde sa vie tourner au cauchemar.

L'auteur David Martin avait doté son Roscoe d'un sang-froid plus que moyen. Il lui avait donné comme compagne une femme rompue aux mystères de l'inconscient et parfaitement capable de tenir tête aux mâles entreprenants. Le couple, au départ, était donc de ceux

qui ne craignent ni miracles ni fantômes et qui ne recourent jamais au surnaturel pour expliquer l'étonnant. Quand pourtant, malgré ce rassurant pragmatisme, le couple perd ses balises et commence à redouter l'intrusion d'ennemis invulnérables dans sa vie, le lecteur n'est pas loin d'allumer lui aussi une lumière de plus dans son lieu de lecture...

Seul bémol, David Martin, comme tant d'autres, succombe au goût du jour : au meurtrier motivé par un calcul rationnel, il substitue le psychopathe. La malédiction remplace la psychologie. L'analyse perd sa pertinence.

Laurent Laplante

### LES GRANDES BLONDES

Jean Echenoz  
Minuit, Paris, 1995,  
250 p. ; 29,95 \$

Marqué entre autres par le passage d'un Pennac de la noire à la blanche de Gallimard, le recyclage du polar dans la lecture respectable avait déjà eu, il y a près de vingt ans, Jean Echenoz pour héraut. Avec notamment *Cherokee* où la référence à Charlie Parker annonçait un fameux solo de plume improvisante et chaloupée. Et puis, n'est-ce pas, il y avait tout de même eu *Les gommés*, polar métaphysique ou kafkaïen mais polar tout de même.

La référence à Robbe-Grillet n'est pas décorative : Jean Echenoz est bien chez lui sous la couverture à liseré bleu de Minuit. Et l'on trouve dans *Les grandes blondes*, des phrases que Daniel Pennac, illusion réaliste oblige, n'aurait jamais écrites : « 95-60-93, en toute saison Donatienne se distingue par le port de vêtements surnaturellement courts et miraculeusement décolletés, quelquefois en même temps si courts et décolletés qu'entre ces adjectifs ne demeure presque plus rien de vrai tissu. » Plus loin encore, cette même Donatienne au prénom sadien est l'occasion de pousser encore plus loin, en forme de variation, un humour qui nous rappelle fort à propos qu'entre le Nouveau Roman et

la 'Pataphysique il n'y a pas si loin qu'on croit : « [...] ce qu'elle portait se révéla plus exigü que la veille encore, si court et décolleté que ces adjectifs tendaient cette fois à se confondre, envisageaient de s'installer et vivre à deux dans la même entrée du premier dictionnaire venu. » Vous avez dit Boris Vian ?

Et vous n'avez pas tort. Car il y a là une invention verbale jamais démentie doublée d'un humour parfois absurde, souvent poétique, dans un récit à la fois passionnant et déconstruit, à la Sterne ou à la Diderot, mais qui met en scène, de façon ô combien contemporaine, la fuite parsemée de cadavres d'une « grande blonde » que la télé veut avaler et qui se défend en précipitant dans le vide les émissaires du vide à pixels.

Quand Robbe-Grillet tend ainsi la main à San-Antonio, c'est la littérature qui se paie un *be-bop* de première. Et le lecteur ravi claque des doigts. En tournant les pages.

Jean-Pierre Vidal

### GLOIRE

Joseph Jean Rolland Dubé  
Boréal, Montréal, 1996,  
132 p. ; 18,70 \$

Ne faisons pas dans le détail et efforçons-nous de détourner de ce roman débile tous et chacun de ses lecteurs potentiels. Attribuons-lui donc clairement la cote dont l'ancien « office des communications sociales » affligeait les films à la fois immoraux et mal foutus : « à proscrire et à combattre ». Non que Monsieur Reposant heurte de façon particulièrement scandaleuse les normes de notre très permissive époque, mais parce que ce que ce roman (?) gagne involontairement sur le front désormais inexistant de la décence, il le gaspille aussitôt sur celui du métier. Il n'y a ici, en effet, ni projet, ni style, ni analyse, ni psychologie, ni cohérence, ni même délire en tant soit peu séduisant.

Que voilà un bouquin qui n'aurait pas dû paraître !

Laurent Laplante



LE ROMAN DE  
JULIE PAPINEAU  
Micheline Lachance  
Québec/Amérique,  
Montréal, 1995,  
519 p. ; 24,95 \$

« Biographie romancée », puis « roman », voilà comment Micheline Lachance présente son volumineux *Roman de Julie Papineau*. L'expression « roman historique » serait toutefois plus juste car le livre reconstitue la vie de l'épouse de Louis-Joseph Papineau à partir de « lettres authentiques » à son mari et à ses enfants, Amédée et Lactance en particulier. De plus, en faisant les « choix » nécessaires et en s'accordant les « libertés » permises au genre, l'auteur prend comme toile de fond la rébellion bas-canadienne de 1837 et les années qui l'ont précédée (de 1832 à 1838).

Abondamment documenté, *Le roman de Julie Papineau* rappelle les événements clés d'une période trouble et héroïque de l'histoire du Québec et en expose les causes. On croit presque l'auteur qui dit « avoir lu tout ce qui existe sur la vie au Bas-Canada, au XIX<sup>e</sup> siècle ». L'amalgame de tous les faits et anecdotes historiques rapportés n'est sans doute pas toujours réussi. Certains font même un peu tache d'encre et créent des longueurs ; l'importance accordée à la fusillade anglaise du 21 mai 1832, par exemple, est un peu trop marquée : on raconte les faits aux chapitres 2 et 8 et on y fait ensuite allusion plus de quinze fois. Mais le tissage est dans l'ensemble plutôt

serré et convaincant, et le point de vue choisi — celui de Julie Papineau — donne à ces pages d'histoire une coloration différente de celle qu'ont apportée les quelque vingt romanciers qui, depuis 1841, ont pris la rébellion des patriotes de 1837-1838 comme sujet, ou base, romanesque.

Micheline Lachance adopte par ailleurs une perspective féministe et laisse de l'héroïne principale moins l'image de la femme « déprimée, mélancolique, plaignarde [...] » dont les historiens ont parlé que la figure de l'épouse et de la mère « vive » qu'elle fut, qui « n' [avait] pas froid aux yeux » et dont la « grande passion » a été la politique, même si « sa famille [fut] le centre de son univers ». L'auteur ne tombe pas pour autant dans le militantisme racoleur : son roman passera donc probablement avec succès l'épreuve du temps.

Jean-Guy Hudon

SECRETS DE  
POLICHINELLE  
Alice Munro  
Trad. de l'anglais  
par Céline Schwaller-Balay  
Rivages, Paris, 1995,  
316 p. ; 39,95 \$

Dans la première nouvelle de ce recueil, un soldat canadien posté en Europe écrit en 1917 à la bibliothécaire de son village, sans connaître son nom, pour lui proposer d'échanger une correspondance. On les retrouvera tous deux au milieu des années 50. Dans « La Vierge albanaise », une malade alitée raconte, à son amie libraire, l'histoire d'une Canadienne enlevée par des paysans albanais au cours d'une excursion. « Un endroit désert » nous présente une orpheline, Annie, qui épouse vers 1850 un colon de l'ouest de l'Ontario et trouve refuge à la prison après la mort violente de celui-ci.

Voyages dans le temps par changement de narratrice ou de narrateur, alternance de périodes racontées dans le détail et de grands sauts dans le temps, recours fréquent à des échanges de lettres, tels sont quelques-uns des procédés employés ici

par Alice Munro. Le point fort de ces longues nouvelles (de 30 à 50 pages) est leur début : on est placé devant une situation intrigante, mis en présence de personnages qui se dévoilent peu à peu. Dans certains cas, la suite retient l'attention, mais il arrive aussi que l'intérêt s'évapore. On aurait tort d'attendre ici le dévoilement d'une énigme au terme de la description d'amours nouées ou de mariages conclus dans des circonstances inhabituelles, au bout du récit de disparitions, de fuites ou de poursuites. L'ensemble des nouvelles forme plutôt un tableau sur les petites ironies et les mystères discrets de l'existence.

Sylvie Chaput

### LA CLASSE DE NEIGE

Emmanuel Carrère  
P.O.L., Paris, 1995,  
171 p. ; 24,95 \$

Emmanuel Carrère excelle dans l'art délicat d'écrire à la troisième personne en épousant de façon remarquable le point de vue du personnage principal. C'est ainsi qu'il avait nourri dans *La moustache* un suspens que même le dénouement ne parvenait pas à dissiper complètement. S'agissait-il d'un cauchemar ou d'une folie ? Dans *La classe de neige* (Prix Femina 1995), il réédite cet exercice de style qui consiste à ne livrer des événements que ce que le personnage principal, ici un enfant de 8 ou 9 ans, sait, découvre ou comprend.

La classe de neige commence bien mal pour Nicolas : son père tient à faire avec lui un trajet de 400 km en voiture, car il juge l'autobus scolaire qui transporte les autres enfants peu sécuritaire. Cette surprotection est d'autant plus arbitraire qu'elle s'accompagne d'une inconcevable négligence : au terme du trajet, le père de Nicolas oublie de remettre à son fils le sac de voyage qui contient les effets

indispensables pour le séjour et ne donne par la suite aucune nouvelle. Marginalisé d'entrée de jeu, Nicolas redoute la promiscuité du dortoir et se sent à la merci de ses camarades. Par ailleurs, comme bien des garçons de son âge, Nicolas est fasciné par les histoires macabres et autres sources de frissons morbides. Il est en outre doté d'une imagination galopante, ce qui complète une combinaison propice aux terreurs nocturnes. Mais, et c'est là l'intérêt de la construction narrative, la réalité, que nous découvrons progressivement en même temps que le jeune héros, rejoint, puis dépasse en horreur ses élucubrations les plus épouvantables. Il ne faut cependant pas croire que la violence s'étale ici à pleines pages, elle s'impose au contraire par des indices que nous décodons en même temps que Nicolas, lequel sent, avec une lucidité effrayante, combien il sera dorénavant définitivement marginalisé.

Il est question d'adapter *La moustache* et *La classe de neige* au cinéma. Je suis pourtant convaincue que la caméra ne parviendra jamais à nous donner accès aussi étroitement que la plume d'Emmanuel Carrère à la complexité d'une subjectivité, et que les récits perdront alors une bonne partie de leur effet : l'image devra trancher là où les mots nous laissent dans une significative incertitude.

Hélène Gaudreau

TÊTE PREMIÈRE  
Michel Gosselin  
Triptyque, Montréal,  
1995, 156 p. ; 18 \$

Michel Gosselin cisèle la prose avec le même soin que son personnage principal, le vieil abbé Chartrand, sculpte le bois afin d'en extraire les visages et les corps désirés de ses étudiants. *Tête première* entraîne le lecteur dans l'univers clos d'un séminaire où se côtoient abbés



L'essentiel du roman consiste en un dévoilement lent, par petites touches, des événements passés qui ont bouleversé le séminaire. Leur accumulation alourdit cependant parfois le récit et émousse l'impact de certaines révélations.

Michel Gosselin a écrit un roman au rythme syncopé, à l'écriture dense et elliptique. La plupart des chapitres font à peine plus d'une page, ce qui donne à l'œuvre une allure cinématographique. Il utilise d'ailleurs avec maîtrise un des procédés classiques du septième art : le *flash-back*. Conjugué au présent, le roman s'élabore autour d'une habile superposition du passé et du présent afin de mettre en évidence les hantises de l'abbé Chartrand. D'une ligne à l'autre, le texte glisse dans le passé, revient au présent inquiet du vieil abbé, produisant ainsi un surprenant effet de va-et-vient, une des plus grandes qualités de ce roman. Il faut aussi souligner la représentation en italique du monologue intérieur des personnages comme moyen d'accéder à leur conscience et la grande précision du vocabulaire, qui permet au lecteur d'adhérer tout à fait aux univers tant de la sculpture que de la religion.

David Renault

L'AMANT DU VOLCAN  
Susan Sontag  
Trad. de l'anglais  
par Sophie Bastide-Foltz  
Christian Bourgois, Paris,  
1995, 399 p. ; 39,95 \$

et séminaristes, mystères et désirs... Quand l'abbé Chartrand y revient, après un exil forcé d'une vingtaine d'années, le passé étouffé rejaillit. Mettant en scène un certain échec de l'Église, non sans quelques pointes d'humour sur les travers de la vie ecclésiastique, le quatrième roman de l'auteur de *La mémoire de sable* crée une atmosphère de suspense qui happe le lecteur dès le début.

La logique et les lois du genre veulent que, à la fin d'un roman historique, le lecteur en sache davantage qu'au début. Il n'en va pas ainsi avec *L'Amant du volcan*. Pour trouver les éléments qui permettent d'en brosser un portrait d'ensemble, il faut littéralement en écumer les 400 longues pages. Sir William Hamilton, ambassadeur d'Angleterre dans le royaume de Naples, auteur d'observations sur les volcans des Deux-Siciles et grand collectionneur de tableaux et de vases, épouse, après un premier mariage, la très belle Emma Cadogan, actrice de

basse extraction. Celle-ci deviendra la maîtresse d'Horatio Nelson, futur héros de la bataille de Trafalgar. Tous trois écraseront les révolutionnaires qui ont réussi à instaurer en 1799 une république à Naples.

Cette histoire étant bien connue dans le monde anglo-saxon (et sans doute dans le monde italien aussi), on comprend que Susan Sontag ait eu envie de la raconter à sa manière. Malheureusement, elle se perd tant dans des détails futiles et néglige tant de précisions importantes que son livre en devient exaspérant. Le meilleur se trouve dans la quatrième et dernière partie (combien de lecteurs se rendront jusque-là ?), où elle écrit à la première personne les confessions de quatre personnages féminins. Le tout dernier de ces textes est un monologue d'outre-tombe tenu par Eleonora de Fonseca Pimentel, fondatrice du plus grand journal de l'éphémère république napolitaine ; elle y traite William Hamilton d'aristocrate dilettante et Emma Hamilton de femme talentueuse mais surexcitée. Quand on a fini ce dernier texte, on ne se demande plus tellement comment une écrivaine du calibre de Susan Sontag a pu produire un livre aussi ennuyeux, mais plutôt pourquoi elle n'a pas écrit plutôt un roman sur Eleonora de Fonseca Pimentel...

Sylvie Chaput

**L'ESPÉRANCE-MACADAM**  
Gisèle Pineau  
Stock, Paris, 1995,  
299 p. ; 41,95 \$

Quelle langue et quelle sensibilité ! L'écriture de Gisèle Pineau, tout en couleurs, est si constamment maîtrisée qu'elle est une révélation de tous les instants ; la vie qu'elle met en mots de façon si souveraine vient battre en nous, authentique, bouleversante. Alors que *La grande drive des esprits*, qui nous faisait partager des vies difficiles mais somme toute pleines d'entrain, était mené avec une allégresse de ton et de

rythme tout à fait réjouissante, *L'espérance-macadam*, avec la même sûreté d'écriture, un réalisme tout aussi confondant, est beaucoup plus sombre. Peut-on trouver ailleurs une telle intensité dans l'évocation tragique du malheur qui hurle au plus profond des êtres violentés par ceux-là même à qui ils vouent un amour absolu ? L'engrenage de la violence apparaît ici implacable... surtout pour les fillettes et les femmes, pour les Noirs et les pauvres. Et l'on ne peut mieux décrire non plus la volonté, implacable elle aussi chez ceux qui la pressentent, de nier l'horreur qui se met en marche ; on détourne les yeux, on ferme portes et fenêtres pour ne rien entendre, pour se protéger sans doute de la fatalité dont on sent la menace sans cesse présente.

Dur, très dur, insupportable par moments. Magistral.

Blanche Beaulieu

**QUOI ? LES OBJETS  
DU PASSÉ**  
René Jacob

*Le Loup de Gouttière*,  
Québec, 1995, 82 p. ; 15 \$

**LA BOÎTE AVEC LE  
CARRÉ PARFAIT**  
René Jacob

*Le Loup de Gouttière*,  
Québec, 1995, 96 p. ; 15 \$

Les récits regroupés dans ces deux livres d'une facture impeccable sont tous consacrés aux objets, à ces mystérieux « objets inanimés » dont parlait Lamartine qui ont une âme « qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ». Pour René Jacob, les objets sont les véritables dépositaires de la mémoire et représentent autant de chemins dans la recherche obsédante du temps perdu qui l'anime tout entier. Qu'il s'agisse d'une vieille huche à pain ou de la Pontiac noire des promenades dominicales, ou encore d'une tête de lit de style colonial, l'objet est ce qui permet à l'auteur de recréer le monde de son enfance et de sa jeunesse. On le devine, il y a quelque chose de proustien dans cette lente reconstitution

d'un passé révolu et nimbé de nostalgie, celui du village natal (Vallée-Jonction, dans la Beauce) qui forme, avec ses personnages pittoresques, une sorte de décalque, parfois dérisoire, du fameux Combray de Proust : « Je vois le Combray de Marcel, la petite place le dimanche, les madeleines dans la tasse d'infusion de tilleul. À Vallée-Jonction, je revois la Madeleine de mon enfance, la fille cadette de madame Taxi Roy, trempant sa tranche de pain Hollywood dans la tasse de thé Salada de sa mère. » Les récits de René Jacob ont ceci d'intéressant qu'ils montrent comment un auteur peut parvenir à intégrer ses influences livresques à un point tel qu'elles en viennent à participer à la métamorphose du réel par la création littéraire. C'est dans cette optique que Vallée-Jonction tend à devenir une copie presque conforme de l'univers imaginaire, livresque, dans lequel se plaît à évoluer l'auteur.

Jean Morency

**COUPS DE CŒUR**  
Roy MacSkimming  
Trad. de l'anglais  
par Jean  
Chapdelaine Gagnon  
*Les Herbes rouges*,  
Montréal 1995,  
310 p. ; 19,95 \$

Directeur littéraire dans une maison d'édition de Toronto, James Urquhart (prononcer « Ur-keurte »... et ne pas confondre avec la romancière Jane Urquhart) apprend que son fils de 20 ans parti en voyage quelques mois auparavant est détenu en Grèce. Pourquoi ? Impossible de le savoir. La nouvelle est d'autant plus inquiétante que la situation en Grèce est très incertaine : la junta militaire vient de tomber et il y a risque de guerre avec la Turquie à cause de Chypre. Sans hésiter, James Urquhart laisse donc là ses affaires et saute dans un avion à destination d'Athènes.

Presque autant que lui, on veut savoir ce qui est arrivé au jeune homme. Hélas, après le

# ON NE PEUT COMPTER SUR PERSONNE

Patricia Highsmith



Par la reine  
incontestée du  
suspense, un  
voyage en neuf  
stations dans les  
tréfonds de l'âme  
humaine.

**19,95 \$**

Flammarion Itée

premier tiers du livre, l'auteur renonce au roman d'espionnage, bifurque et cahote sur le chemin de la psychologie. Sans doute est-il un bon observateur. Son portrait d'Urquhart en père éploré et en homme divorcé qui revoit une ancienne maîtresse est parfaitement crédible. Mais le roman acquiert alors une désolante vraisemblance : il raconte simplement l'une de ces histoires de couple auxquelles presque plus personne n'échappe aujourd'hui...

Sylvie Chaput

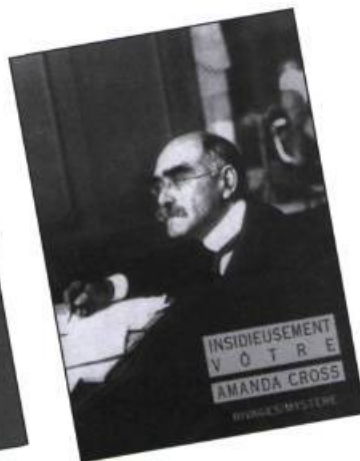
une entrevue donnée au *Devoir* récemment : il faut que l'écrivain soit plus intelligent que le lecteur, qu'il le domine intellectuellement. Or, si Emmanuel Aquin croit dominer son lecteur parce qu'il bourre son roman de références culturelles et historiques, il se trompe. C'est trop facile. Ou pense-t-il le dominer simplement par la force de l'écriture ? Peut-être. Du reste, la question n'est pas là. À mon avis, il est vain de poser la relation entre l'auteur et le lecteur sous cet angle ; les ro-

développés, le roman ne nous change guère des précédents (ce qui n'est pas pour autant déplorable, au contraire peut-être). On retrouve la neige, le soleil, l'intelligence supérieure, l'éternel retour, Dieu ou le père, qui constituait le défi au centre d'*Incarnations*, et la mort, qui inspire l'auteur comme elle inspirait le jeune protagoniste de *Désincarnations*. Le thème de la mort lui suggère des images saisissantes, suscite de multiples épithètes, comme en témoignent les dernières pages, excellentes, qui décrivent les réjouissances d'un ver de terre qui festoie dans le crâne d'un mort frais enterré. À lire, donc, parce que *Icare* comporte pour l'essentiel des pages fort bien maîtrisées, souvent cocasses, qui confirment

une expression littéraire de second ordre, qu'ils lisent Amanda Cross. Bien traduit, à l'exception peut-être du fameux poème de Kipling, l'ouvrage, dont la version originale remonte à 1989, mène en effet de front et avec une constante justesse sa description grinçante d'un milieu universitaire terriblement plausible, son analyse des réseaux féminins qui émergent aujourd'hui, son survol des tensions raciales américaines et une enquête policière sans complaisance. C'est beaucoup en 200 pages !

Lire Amanda Cross équivaut à suivre la conversation et les réflexions de personnes intelligentes, mais aussi très authentiques. Certes, il y a eu défenestration d'un professeur, mais cela n'empêche pas l'entourage de condamner le défunt avec la dernière sévérité, dès que s'éloignent les oreilles des policiers. Il est mort, mais il a mérité son sort. Quant à Kate Fansler, l'universitaire à qui l'administration demande de réussir discrètement ce que la police a raté, elle a des opinions sur la place (excessive) que prend la recherche dans les priorités professorales, sur l'aptitude des femmes à voir ce que ne voit pas la confrérie masculine, etc. Enquête policière, soit, mais sur fond de société et en gardant aux personnages leur densité, leurs manies, leur aptitude saine ou cynique à revenir à la vie concrète dès que le cadavre est refroidi. La vie, la vraie, continue et Amanda Cross la raconte bien.

Laurent Laplante



**ICARE**  
Emmanuel Aquin  
Boréal, Montréal, 1995,  
120 p. ; 17,95 \$

Que faut-il penser du dernier roman d'Emmanuel Aquin, dont j'avais beaucoup apprécié les romans précédents ? Difficile de s'en faire une idée juste. D'abord, est-ce seulement un roman ? Plutôt des nouvelles, puisque seule l'unité thématique ou symbolique (la chute d'Icare) réunit des chapitres dont les personnages diffèrent d'une fois à l'autre. Certes, chaque chapitre termine la phrase du chapitre précédent, laissé en plan, mais ce n'est qu'une originalité formelle.

On serait tenté par ailleurs de retourner contre l'auteur lui-même ce qu'il affirmait dans

mans que l'on préfère, ce sont toujours ceux avec lesquels on entre en communion, grâce auxquels on apprend quelque chose, mais en le partageant. Un lecteur *moins intelligent* ne saurait partager, donc apprécier le roman ; Nietzsche a raison (comme toujours), qui écrit dans *Ecce homo* : « Finalement, personne ne peut tirer des choses, y compris des livres, plus qu'il n'en sait déjà. »

On voit que mes réserves ne concernent pas à proprement parler le texte lui-même, auquel je reconnais d'emblée des qualités indéniables. L'écriture me semble avoir gagné en précision, malgré qu'elle vibre à froid, sans émotion, comme je le signalais dans un *Nuit blanche* antérieur (no 53). Quant aux thèmes ou aux idées qui y sont

tout le talent de son auteur, qui n'a pas 30 ans. Un dernier détail, cependant : si Emmanuel Aquin croit se situer à contre-courant de la littérature actuelle, comme on l'affirme en quatrième de couverture, qu'il ne se fasse pas d'illusions et attende d'avoir un peu de recul pour juger : l'époque nous rattrape toujours.

François Ouellet

**INSIDIEUSEMENT VÔTRE**  
Amanda Cross  
Rivages, Paris, 1995,  
195 p. ; 31,95 \$

S'il s'en trouve encore, malgré Pennac et Laclavetine, malgré Balzac et Bernanos, pour considérer l'intrigue policière comme

**LE GÉNÉRAL SOLITUDE**  
Éric Faye  
Le Serpent à plumes, Paris,  
1995, 147 p. ; 26 \$

Écriture envoûtante, récit sobre et pathétique, personnage contenu et pourtant survolté. Tout cela offert par un auteur qui, sans en être à son coup d'essai, n'a doublé que depuis peu le cap de la trentaine. À quoi s'ajoute un travail d'édition qu'il faut bien qualifier de racé.

Au départ, la précision est toute militaire. Dans un Venezuela parcouru par les

armées espagnoles autant que par les insurgés de Bolivar, l'ordre de route définit la tâche du général Solitude et de son armée. Mais brillent tout à coup dans le lointain, à la nuit tombée, cinq feux dont on ne sait l'origine et moins encore la signification. Quand le lendemain, les feux ne sont plus que quatre, Solitude marche vers eux. Pour savoir. Leur nombre diminuera encore sans que s'amenuise la distance qui les sépare du général qu'emporte désormais une sorte d'hypnose. Solitude ne fait plus rapport. Les jours passent et on ne sait toujours pas. Solitude, pourtant, bouscule ses hommes à travers cette jungle irréaliste, construit avec eux, puis malgré eux une ville que rien ne justifie et qu'il écrasera sous un inutile et brutal arbitraire.

Cette quête sans fin, qui devient un enlèvement loin de toute référence, le général Solitude la raconte dans son journal. Il faudra pourtant attendre que s'effondre le monde créé par Solitude pour que son récit méthodique et hallucinant parvienne au monde extérieur et que se dévoile le visage de femme qui a poussé le général aux antipodes de la logique et de la raison. Dense, poétique, hallucinant.

Laurent Laplante

**ORF EFFENDI,  
CHRONIQUEUR**  
Marcel Bélanger  
L'Hexagone, Montréal,  
1995, 264 p. ; 24,95 \$

Lire Marcel Bélanger fait vivre les joies, mais aussi les frustrations d'un travail de décryptage. Joies d'autant plus vives que ce qui s'éclaire enfin au terme d'approximations répétées valait d'être recherché. Mais les frustrations, quand même, persistent, car aucune hypothèse ne garantit au lecteur qu'il a rejoint Marcel Bélanger.

Si le lecteur baigne ainsi dans l'ambivalence, Marcel Bélanger en fait autant. Ainsi, il écrit, dans ses « Notes à propos du livre » : « Comme pour *La dérive et la chute*, mais peu de gens s'en sont vraiment rendu

compte, j'ai passablement travaillé sur l'architecture [...] » Comprendons qu'il s'est tout permis. Puis il ajoute, à propos d'*Orf Effendi, chroniqueur* : « Il n'est pas impossible d'y voir, sous la forme d'une manière de fable, une vision du Québec, pays qui n'en est pas vraiment un. Mais je serais déçu qu'on ne retienne que cet aspect. » À lui, le droit de brouiller les pistes ; à nous, le tort de ne pas identifier la bonne...

Mieux vaut lire Marcel Bélanger comme on *entre* dans une toile abstraite. On a alors le plaisir de voir l'« intérieur » des mots, à la manière de Charles Trenet avec sa célèbre « noix », d'assister au dialogue de l'histoire avec la chronique, de débusquer d'innombrables personnages à l'intérieur d'une seule personne, de chercher, comme dans une moderne apocalypse, la signification des chiffres et de percer, sans jamais parvenir au dernier, des masques et des masques...

Quiconque renonce ici aux certitudes trouvera (peut-être) mieux.

Laurent Laplante

**LETTRES À LA MORT  
LES NUITS DU CŒUR**  
Gabriel Lalonde  
Le Loup de Gouttière,  
Québec, 1995, 141 p. ; 15 \$

Le Loup de Gouttière propose des livres bien édités : qualité des couvertures, du papier, du graphisme, des illustrations. Ce Gabriel Lalonde répond aussi aux exigences qui sont déjà une tradition de la maison. Il serait intéressant d'ailleurs de découvrir un jour ou l'autre, grandeur nature, les originaux des œuvres reproduites ici, signées Gabriel Lalonde ou Francine Vernac. Les textes, cependant, sont de valeur inégale, partagés entre la prose et la poésie, entre la réflexion et l'anecdote ; ni gravité ni révolte ; parfois quelques banalités s'étalent naïvement !

Dans un premier thème, « La mort goutte à goutte », l'auteur adresse, chaque jour semble-t-il, un message ou quelque pensée à la mort dont il fait un personnage démodé, que

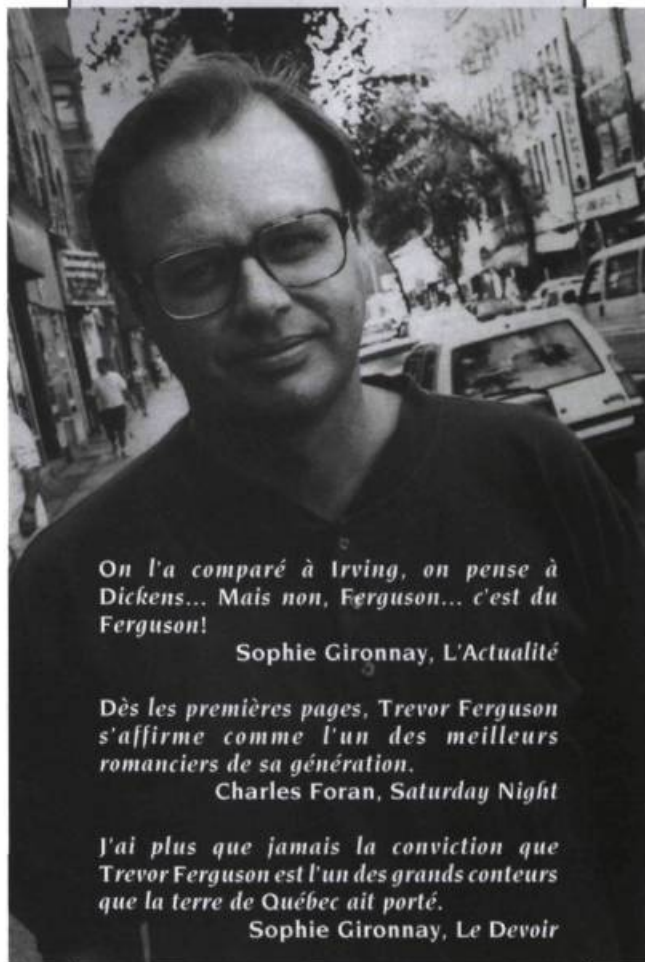


la pleine lune

*Bientôt en librairie*

## LA VIE AVENTUREUSE D'UN DRÔLE DE MOINEAU

un roman de  
**Trevor Ferguson**



*On l'a comparé à Irving, on pense à Dickens... Mais non, Ferguson... c'est du Ferguson!*

Sophie Gironnay, *L'Actualité*

*Dès les premières pages, Trevor Ferguson s'affirme comme l'un des meilleurs romanciers de sa génération.*

Charles Foran, *Saturday Night*

*J'ai plus que jamais la conviction que Trevor Ferguson est l'un des grands conteurs que la terre de Québec ait porté.*

Sophie Gironnay, *Le Devoir*

Éblouissant et fascinant!  
Des personnages bizarres et  
excentriques.

Vraiment, ce Sparrow Drinkwater  
est un drôle de moineau!  
Prêt à tout pour préserver son  
innocence dans ce monde pourri...

528 pages, 29,95\$

les médias soulignent abondamment, mais que chacun repousse loin de soi. Elle apparaît parfois comme « arrêt de la vie en soi » ; parfois, comme « passage, point de départ, celui qui mène à la vie ». Rien pour calmer la peur, ni répondre de manière satisfaisante aux questions posées : d'où venons-nous, qui sommes-nous, pourquoi la mort est-elle inévitable, que se passe-t-il après ? Tout semble se dérouler dans l'imaginaire de l'auteur, sans prise sur le réel. Pourquoi s'accrocher à la vie tout en s'insurgeant contre les villes inhumaines, l'argent et la société de consommation, les années d'ennui et d'attente « de l'Âge d'Or », la peur de vieillir ?

Sous un deuxième thème, « Les horizons célestes », l'auteur tente d'imaginer l'au-delà, ce lieu infini où la mort nous fera entrer. Les dernières pages présentent « Sept lettres à l'amour suspendu », dans un détachement de mise. Toutes ces pages sont une longue suite poétique qui se lit agréablement, même si Gabriel Lalonde évite d'approfondir le sens de cet *arrêt de soi*, néglige de le situer dans le courant infini de la vie humaine et de l'évolution de l'Univers.

Monique Grégoire

**BLOOMPOTT**  
Sacha Guitry  
Écriture, Paris, 1995,  
166 p. ; 29,95 \$

Sacha Guitry est un auteur mal reçu : on lui reproche une certaine forme de collaboration avec les occupants allemands ; on dit de lui qu'il n'est pas profond, qu'il manipule la langue, qu'il n'est tout au plus qu'un fin observateur du milieu bourgeois de la première partie du siècle.

J'aime Sacha Guitry. Il m'amuse. Il est juste, méchant, drôle, irrespectueux, chicanier, habile. Il écrit bien, ce qui est

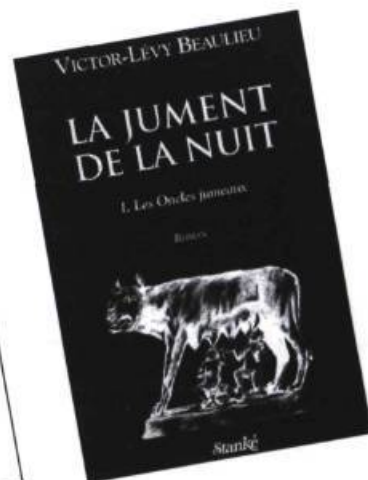
une qualité pas si fréquente chez les écrivains. J'ai vu à TV5 une bonne partie de son théâtre ; tous les vendredis soir, je me faisais un devoir d'être chez moi pour regarder et écouter ces pièces extraordinaires. J'y ai vu du pur et de l'impur, du grand et du petit, du faux et du vrai, exactement comme dans la vie, et dans une langue rutilante.

Ici, Sacha Guitry raconte le passage sur terre de Bloompott, personnage saugrenu né en mourant et qui meurt en se gonflant comme un ballon emporté par le vent. Il a écrit ce roman pour le *Gil Blas*, journal parisien qu'il alimentait en chapitres afin de combler ses besoins d'argent liquide. On a l'impression, sinon la certitude, qu'il ne savait trop s'il réussirait à le terminer, ce roman qui n'en est pas un. Il l'a fait et ça se lit comme on boit une bière froide au soleil de l'après-midi. Pas si mal. D'ailleurs, je vais le relire bientôt car je m'en ennuie déjà.

Richard Desgagné

**LE VIOL DE MARIE-FRANCE O'CONNOR**  
Claude Marceau  
XYZ, Montréal, 1995,  
186 p. ; 22,95 \$

Si le dernier roman de Claude Marceau présente une intrigue simple, le traitement narratif ne se limite pas pour autant à la linéarité habituelle. En effet, dans des intervalles de temps qui s'échelonnent de 1931 à 1970, pas moins de dix narrateurs, racontent à tour de rôle, tous au *je*, leurs agissements lors de la tragique nuit du 13 mai 1930 au cours de laquelle Marie-France O'Connor a été violée et son père assassiné. Viennent ainsi la jeune et aguichante victime de 17 ans, sa rivale, de même que les trois enfants issus de ces deux femmes. Il y a aussi le policier lancé à la poursuite du violeur-assassin, le Montagnais faussement accusé des délits et deux employés de la scierie de John



Smith : le bûcheron Beauchemin et le commis-comptable Dagenais ; sans compter Smith lui-même, cet Anglais qui règne sur le petit village de Rivière-aux-Castors, sur la Côte-Nord, et qui symbolise la puissance financière de l'opresseur et le mépris des « Canadiens-français » et des Amérindiens.

Cette plurivocalité narrative rappelle bien sûr la manière (et aussi la matière) des *Fous de Bassan* d'Anne Hébert. Mais la grande réussite du *Viol de Marie-France O'Connor* tient au premier chef à la langue des protagonistes, qui s'adapte avec brio à la condition sociale des uns et traduit avec efficacité les modulations émotives des autres, dans la mouvance et les aléas du cheminement particulier de chacun. En ligne contrapuntique, un autre récit vient au surplus rendre compte de l'état de la victime, internée à Saint-Michel-Archange de Québec : Marie-France y passe du délire à la folie selon une progression cohésive et cohérente, révélée dans une série de neuf « visions d'outre-temps ». Un roman aux allures morcelées, donc, mais qui se fonde dans une remarquable unité.

Diplômé de la maîtrise en études littéraires de l'Université du Québec à Chicoutimi (et non de la constituante de Rimouski, comme il est dit en quatrième de couverture), Claude Marceau livre ici le résultat d'une réflexion originale et inventive sur la littérature romanesque.

Jean-Guy Hudon

**LA JUMENT DE LA NUIT,**  
T. 1  
**LES ONCLES JUMEAUX**  
Victor-Lévy Beaulieu  
Stanké, Montréal, 1995,  
188 p. ; 17,95 \$

Avec cet éblouissant et fantastique roman, nous sommes invités à suivre le parcours initiatique du jeune Abel Beauchemin — apprenti amoureux et écrivain en herbe aventureux, dans un Montréal-Nord noir, trouble, méconnu. C'est la folle quête d'Abel qui nous est ainsi présentée, celle d'un être qui désire absolument écrire afin d'échapper à un milieu familial et social médiocre. Le hasard lui fait rencontrer Judith — étrange et fascinante amante — qui l'entraîne dans cet univers à la fois merveilleux et sordide d'un Montréal-Nord transposé, recréé selon les thèmes fondateurs de la littérature dite de l'« absurde », entre autres, celle de Kafka, d'Artaud et de Beckett qui est abondamment et intelligemment citée. Ce cheminement fantastique et onirique va permettre à Abel ou de recréer sa vie par l'écriture, ou de la détruire totalement...

Mais l'univers offert à Abel par Judith est-il tangible ou carrément hors normes ? Représente-t-il un monde parallèle, une invention née de l'esprit de cet écrivain naissant qui baigne confusément dans la littérature et le rêve d'écrire ? Peu importe ici... La réalité et le fantasme se mêlent allègrement dans cette œuvre forte, riche et remarquable à tous les points de vue.

Gilles Côté



**SMILLA ET L'AMOUR DE LA NEIGE**

**Peter Hoeg**  
Trad. du danois  
par A. Gnaedig  
et M. Selvadjian  
Seuil, Paris, 1995,  
465 p. ; 29,95 \$

Smilla Jaspersen est d'origine groenlandaise. Elle a 37 ans et une formation de chercheur dans le domaine des sciences de l'arctique. Les seules choses pour lesquelles cette femme indépendante et fière semble éprouver quelque tendresse, ce sont la neige, la glace, l'univers de son enfance à Qaanaaq, au Groenland, auprès d'une mère qui chasse comme un homme. Habitée par le souvenir de cette enfance particulière, Smilla méprise, pour leurs comportements et les valeurs qu'ils véhiculent, les Danois, dont l'un des plus sinistres représentants est son père, qui l'a contrainte toute jeune à venir vivre au Danemark.

Lorsqu'un petit garçon groenlandais meurt d'une façon mystérieuse, Smilla, se méfiant de la police danoise qui a tôt fait de clore le dossier, mène, tenace et combative, sa propre enquête qui la conduit de Copenhague jusqu'au Groenland.

Le dernier roman de l'écrivain danois Peter Hoeg laisse une impression étrange. Alors que les premières pages faisaient entrevoir une réflexion originale et audacieuse sur l'acculturation, cette réflexion se dissout progressivement dans les méandres d'une enquête policière dense et complexe, aux étonnants rebondissements. Desservi par une écriture quelque peu relâchée (l'original ? la traduction ? une loi du genre ?), encombré de longs développements, scientifiques ou techniques, de listes nombreuses, le roman perd sa magie au profit d'un suspens séduisant mais réducteur. Quand on n'a pas l'habitude du genre — et surtout qu'on attendait autre

chose — le choc est rude et empêche peut-être d'apprécier à sa juste valeur un roman qui possède de réelles qualités : l'intrigue est fascinante dans sa complexité, l'action sans cesse renouvelée, l'invention digne d'estime.

Catherine Sensal

**LE SORCIER QUI N'AIMAIT PAS LA NEIGE**

**Gary Victor**  
CIDIHCA\*, Montréal, 1995,  
369 p. ; 19,95 \$

D'un bout à l'autre de ce recueil de nouvelles, la culture haïtienne mène la danse. Culture qui, sans qu'on sache si elle y croit elle-même autant qu'elle le suggère, fait grande place aux envoûtements, aux dieux et déesses, à la sorcellerie, aux songes. Sur cette toile de fond, Gary Victor fait surgir une



diversité de personnages qui acceptent et imposent la suprématie des pouvoirs inexplicables. On ne discute pas quand « l'homme aux grandes cornes » exige le respect du contrat conclu au cours d'un rêve. On ne discute pas non plus quand le sorcier bat du tambour pour provoquer la pluie ou éloigner la neige. L'auteur, par ailleurs, ne justifie pas cette logique ; il la montre à l'œuvre et cela suffit.

Gary Victor ne limite pourtant pas son intérêt aux belles déesses ou aux puissants sor-

ciers. Plusieurs de ses nouvelles décrivent en termes terriblement concrets ce que fut, récemment encore, la tyrannie haïtienne, ce que fut (et est encore) la présence équivoque des Blancs en sol haïtien, ce qu'est le déracinement des Haïtiens qui fuient la pauvreté et l'insécurité. Le romancier suivra d'ailleurs plusieurs de ses personnages jusqu'à la nordique et neigeuse Montréal. Il les montrera toujours haïtiens, toujours capables d'échapper par le souvenir ou le rêve à l'anonymat qu'exige une métropole, mais obligés de traiter, eux aussi, avec les dieux informatiques qui prétendent programmer leur vie ou choisir la femme idéale.

Quelques gaucheries ici et là, mais un bel arrimage de deux mondes.

Laurent Laplante

\* Centre International de Documentation et d'Information Haïtienne, Caraïbéenne, Afrocanadienne.

**PEUT-IL RÊVER CELUI QUI S'ENDORT DANS LA GUEULE DES CHIENS**

**Robbert Fortin**  
Prise de Parole, Sudbury,  
1995, 144 p. ; 15 \$

Un très beau recueil que celui du peintre-poète franco-ontarien Robbert Fortin ; l'une de ses œuvres, reproduite en page couverture, donne le ton. Il s'agit d'une sorte de christ aux « épines dans la chair », image, on le perçoit, du narrateur, qui a décidé d'écrire « le temps de la blessure », « une blessure [qui] devient une révélation ».

Peut-il rêver celui qui s'endort dans la gueule des chiens est l'expression poétique de ce qu'éprouve un homme qui souffre de la rupture toute récente d'une relation amoureuse et des misères humaines, crimes contre l'humanité et catastrophes écologiques. Sa conscience prend le pouls à la fois de la ville qu'il habite et du monde entier, à travers des constats d'échec et des images chargées de sens qui entremêlent vie individuelle et destin collectif. La personne est donc ici à proportion de l'univers (« l'architecture de l'Univers me rend visible »),

**DU NOUVEAU CHEZ HMH**

L'été, au cours d'une réunion familiale, la narratrice, en imaginant les vies et les secrètes pensées des invités, se mêle au jeu, pas toujours innocent, des relations familiales.



18,95\$

140 pages

Fleuve d'Amérique, fleuve d'Asie, fleuve d'Afrique, fines coulées ou somptueux débordements c'est de la vie dont il est question ici.



15,95\$

104 pages



ÉDITIONS HURTUBISE HMH  
7360, boulevard Newman  
LaSalle (Québec) H8N 1K2  
Tél. : (514) 344-0322  
Télécopieur : (514) 344-7435

DISPONIBLES CHEZ VOTRE LIBRAIRE

mais il se pose sans doute aussi une question de survie chez ce minoritaire qui « refuse l'assimilation » et qui craint d'être « une espèce en voie de disparition ». C'est pourquoi Robbert Fortin parle de poésie et de prose-combat pour qualifier son texte. Parce que « la poésie est une arme inoffensive », c'est-à-dire qu'elle n'est pas *offensive*, « l'infini peut se

surcroît le vieux projet, jamais abouti, d'entamer ainsi la rédaction de ses *Mémoires*. Au fil du livre cependant, il mentionne plusieurs fois sa propension à transposer la réalité en fiction, on le classe donc parmi les romans. Aux dernières pages, il racontera que, au tournant du siècle, on a sauvé des eaux un vieillard qui s'appelait Pierre Mertens...

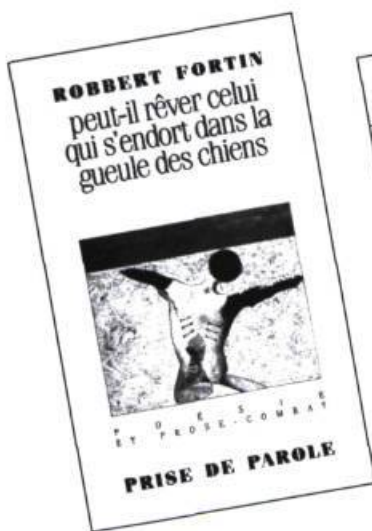
accident d'auto, la guerre de 1939-1945, la capitulation, le roi prisonnier avec son peuple, un second mariage, l'abdication. Libéré de l'investiture royale, Léopold peut dès lors vivre selon ses goûts, devenir grand voyageur à la recherche des origines et des peuples primitifs. Pierre Mertens parle de Léopold avec affection ; il se sent proche de celui avec qui il partage entre autres la passion du voyage, des courses cyclistes et de leurs champions. La fin a de quoi surprendre : le récit se noie dans les abîmes sans fond d'une sorte de déluge universel.

« Je ne me réjouis pas peu de

plus tôt, le héros du roman de René-Victor Pilhes sait bien que ceux qui dirigent aujourd'hui les affaires de la France étaient comme lui des anciens d'Algérie, qu'ils ont été mêlés de près ou de loin à des horreurs qui rappellent celles de l'actuel conflit en ex-Yougoslavie. Lui-même on l'avait appelé « le fakir » parce qu'il avait découvert que faire marcher un prisonnier sur des charbons ardents était la meilleure façon d'en tirer des aveux. Par la suite, il est cependant devenu un héros comblé, riche et célèbre, se retrouvant à la tête d'une grande maison de sondages. La soudaine apparition d'une fille née de sa liaison avec une maquerelle pendant la guerre d'Algérie vient ouvrir la porte aux monstres du passé. Elle invite son père retrouvé à rendre une dernière visite à sa mère qui, au seuil de la mort, vient de livrer à d'anciens colonels d'Algérie le secret d'une trahison compromettante qui pourrait avoir pour lui de funestes conséquences.

À Perpignan, dans un climat de « deuxième guerre d'Algérie », notre héros acceptera d'être mis en accusation par ses pairs et attendra par la suite l'exécution de la sentence. Ce livre représente le dernier témoignage qu'il veut rédiger avant sa mort, à la fois sa confession et sa justification. Il ne faut pas se surprendre que sur ce fond de réminiscence d'une autre guerre honteuse l'auteur de *L'impréca-teur* ait réussi à créer un suspens passionnant.

Jean-Claude Dussault



recomposer/dans le lieu privilégié de l'écriture » et composer avec « l'essentiel la vie la mort ». L'écriture corrige le désordre du monde. Reste que le poète est seul à la fin, comme la terre, car somme toute c'est l'amour (physique avant tout : « mon sexe affirme la résurrection de la chair ») qui pourrait seulement effacer toute angoisse de vivre et conforter l'identité (« femmes ô ma naissance »).

François Ouellet

**UNE PAIX ROYALE**  
Pierre Mertens  
Seuil, Paris, 1995,  
489 p. ; 44,95 \$

On pense à une autobiographie quand le narrateur, omniprésent à travers le récit, le commence par cette phrase : « Quand je vins au monde, mes parents perdirent la foi ». Il évoque de

Dès la parution d'*Une paix royale* la princesse Lilian de Belgique et son fils le prince Alexandre ont porté plainte pour propos injurieux à leur endroit ; l'éditeur a dû publier une version expurgée. De ces incidents, on garde l'impression que le livre porte avant tout sur l'histoire de la famille royale, alors que l'auteur parle aussi beaucoup de lui-même, d'une enfance malheureuse, de sa relation privilégiée avec sa grand-mère, de Rebecca et de Joy qu'il a aimées, de son travail de guide touristique et de journaliste. Il relie néanmoins sa propre vie aux événements de l'époque. Il est évident que le règne de Léopold III a été marqué par une suite de circonstances difficiles, depuis la mort accidentelle d'Albert Ier son père au cours d'une escalade, celle de la reine Astrid à 30 ans dans un

n'avoir pas trouvé, pour conclure, le fin mot de cette incroyable histoire. J'étais en paix. » Comme Léopold. Chacun, en somme, est roi et peut se tromper toute sa vie.

L'écriture est *royale*, nourrie de récits de voyage, de dialogues qui ne sont parfois que monologues entrecroisés, de commentaires jamais conventionnels, l'humour y est teinté d'ironie. Un roman hors du commun, qui se déroule en une longue métaphore qui pénètre au cœur de l'histoire de ce petit pays, la Belgique.

Monique Grégoire

**LE FAKIR**  
René-Victor Pilhes  
Flammarion, Paris, 1995,  
291 p. ; 44,50 \$

Aux prises avec les conséquences dramatiques de son engagement militaire en Algérie trente ans

**LE CORPS PAIN,  
L'ÂME VIN**  
Pierre Ouellet  
Le Noroît, Saint-Hippolyte,  
1995, non-paginé ; 30 \$

Il est difficile de suivre certains poètes québécois dont la production est abondante et régulière. Pierre Ouellet est de ceux-là. Son écriture, d'une exigence haute et singulière, puise à une tradition rare, qu'on aurait envie de qualifier de *philosophique*. Son dernier recueil, *Le corps pain, l'âme vin*, malgré la présentation remarquablement soignée des éditions du Noroît, m'a

grandement déplu cependant.

Les éditions du Noroît ont une véritable vision esthétique de la poésie, ce faisant leur travail à lui seul suffit parfois à propulser l'écriture d'un poète ; l'attention apportée à la présentation est, ainsi, significative bien souvent du prestige qu'on accorde à un auteur... Pour Pierre Ouellet, alternance de papiers, précisions des impressions, mise en pages, format : tout contribue à nous procurer un plaisir de lecture.

Tout ? Non, car dès qu'on ouvre le recueil, on est rebuté par l'austérité des illustrations ; j'ai détesté ce travail d'anatomie tout en admirant la précision technique de l'artiste. Tout contribue au plaisir sauf les illustrations donc ? Non plus, car les poèmes, complaisants et d'une prétention *spectaculaire*, m'ont agacé au plus haut point. Non, ces poèmes sont précipités : ils auraient vraiment mérité nombre de relectures, de coupures. Le style y est redondant ; le propos, trop finement jeté, finit par y prendre l'allure de formules abusivement tournées en clichés ! Et on est surpris d'y lire des choses du genre : « je peux prédire l'avenir/dans le marc du sang// les feuilles de thé/mortes/dans le commencement de l'été [...] »

L'enjambement et la ponctuation, comme dans tous les recueils de Pierre Ouellet, se présentent de manière méthodiquement (ou mécaniquement ?) contrariante et on finit par n'y ressentir qu'un procédé. La thématique engage un questionnement autour de la mystique de la mort, questionnement qui tourne rapidement à la complaisance et rappelle certains passages des précédents recueils de l'auteur sans pour autant renouveler le sens ou la réflexion qui y étaient alors proposés. Même l'utilisation d'assonances et de rimes révèle un manque de contrôle de la part du poète. Facilité : c'est le mot qui m'est venu tout au long pour qualifier ce travail d'une prétention troublante.

Une remarque toutefois s'impose : il faut concéder à Pierre Ouellet et Christine Palmiéri, qui illustre le recueil, une heureuse cohésion entre le

mot et l'image, comme si l'acte créateur avait été commun. « [T] u peins/avec du pain, du vin/le ventre des choses// [...] / la terre/sous sa peinture/donne à manger/sa nudité :// pain sec/tel un/désert à la pelletée ». Mais cette réussite évidente entre le travail de l'un et de l'autre, dans l'union de leur souffle, n'a que très peu atténué le sentiment d'impatience qu'a suscité en moi l'ampleur du projet.

Ainsi, traverser *Le corps pain, l'âme vin* fut un labeur tant rien ne me restait de cette lecture, si ce n'est un sentiment de fadeur... Pourtant l'œuvre poétique de Pierre Ouellet est de celles qui fascinent habituellement ; mais ce recueil est trop complaisant : c'est une œuvre sur laquelle l'auteur aurait dû davantage s'attarder plutôt que d'insister comme il l'a fait sur ses sempiternels procédés d'écriture.

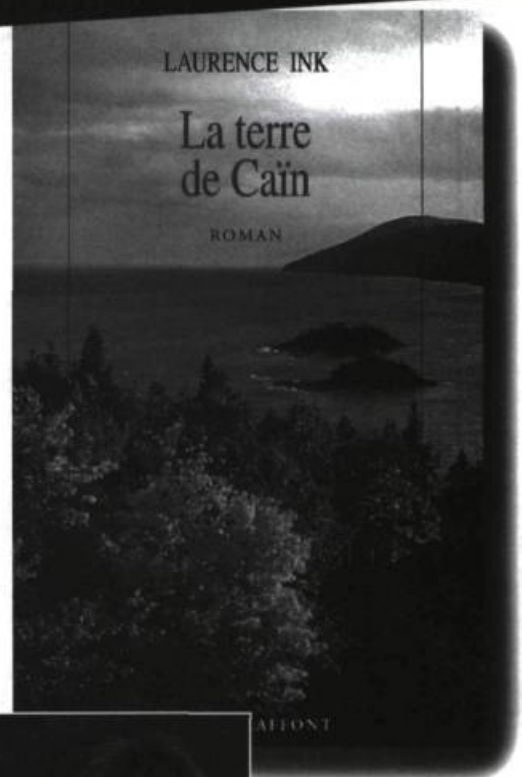
Claude Paradis

**CHEZ ALBERT**  
Robert Baillie  
*L'Hexagone, Montréal,*  
1995, 162 p. ; 19,95 \$

Voici l'histoire d'un homme qui a fait le tour de son jardin. À l'approche de la cinquantaine, l'écrivain chevronné qu'est Robert Baillie évoque avec une sérénité certaine les instants décisifs et les influences marquantes de son enfance dans le quartier Rosemont à Montréal. À partir des figures centrales du père et de la mère s'organisent les deux parties du récit, « Devant un portrait de ma mère » et, clin d'œil à Proust, « Du côté de 'Chez Albert' ». Révélant entre autres la source de sa sensibilité d'écrivain en la personne d'une tante aveugle à qui il servait de guide — « cette femme qui m'a offert le monde au bout de sa canne blanche » —, il s'interroge aussi sur la création et ses pièges, la traîtrise et la séduction, et sur les sortilèges de la littérature. Le lecteur, « oreille bienveillante », est convié à une remémoration authentique.

Robert Baillie livre un récit agréablement pudique qui séduit comme un roman. Mené avec délicatesse et lucidité, il

# Laurence Ink



## La terre de Caïn

Premier roman de Laurence Ink, *La Terre de Caïn* est une véritable quête dans laquelle on retrouve la très grande profondeur et la force d'écriture de *Il suffit d'y croire*, son récit autobiographique paru aux Éditions Robert Laffont en 1994.

**Robert Laffont**



ne repose pas sur l'artifice littéraire. « Et pour assurer la véracité de cette histoire, je me permets de me décevoir moi-même en résistant aux tentations du conteur », écrit l'auteur comme pour désamorcer en plus l'attrait qu'exerce en général la fiction sur le lecteur. *Chez Albert* n'en est que plus étonnant de justesse et de simplicité, surtout grâce à l'équilibre que Robert Baillie maintient entre les mots de l'enfant qu'il a été, les tournures de l'époque et le langage de l'adulte qui regarde à distance. Si, comme il en témoigne, les pères des années 50 étaient pour la plupart muets avec leurs fils, Robert Baillie brise quant à lui le silence des hommes en dévoilant son histoire. Il rétablit la parole du côté des pères au moyen d'une prose sobre, qui parfois s'embrase, mais demeure toujours remarquablement juste. Chez lui un art vrai, qui est celui de la réminiscence.

David Renault

**FANTÔMES ET CIE**  
Robertson Davies  
Trad. de l'anglais  
par Hélène Misserly  
et Lisa Rosenbaum  
L'Olivier, Paris, 1995,  
376 p. ; 39,95 \$

Je finissais à peine de relire *Fantômes et cie* (que j'avais lu en version originale en 1991) lorsque j'ai appris la mort de l'auteur. Modifier mon jugement à cause des circonstances ne serait pas honnête. Ce roman n'est pas du meilleur Robertson Davies. Le début est étonnant, soit : le narrateur, Connor Gilmartin, se fait assassiner dès la première page. Et c'est dans son nouveau rôle de fantôme qu'il s'adressera à nous jusqu'à la fin. Il assiste au festival du film de Toronto aux côtés de son meurtrier (critique et amant de sa femme), mais ce sont des images bien particulières qui défilent sous ses yeux :

l'histoire de ses ancêtres paternels. Cela donne quelques passages savoureux et forts, par exemple le voyage en canot de la riche loyaliste Anna Vermuelen (d'origine hollandaise) et de ses trois enfants de New York au lac Ontario, puis la rencontre d'un pasteur méthodiste avec d'irréductibles bandits dans une taverne du pays de Galles. Toutefois, les grands-parents et les parents de Gilmartin étant bien moins pittoresques que ses lointains aïeux, l'intérêt du récit s'amenuise.

Robertson Davies a toujours été intéressé au plus haut point par l'ombre, par ce que les êtres se cachent à eux-mêmes ou cachent à autrui, par les esprits qui habitent les lieux à notre insu. *Fantômes et Cie* témoigne

aussi de cette préoccupation, car il y a bien là une quête des origines (l'auteur lui-même était descendant de Hollandais et de Gallois). Les éléments qui ont fait sa force – le mélange du comique et du tragique, des réflexions douces-amères sur le Canada et ses rapports avec la Grande-Bretagne, un remarquable talent de conteur, l'éru-

dition, la facilité de passer d'un continent à l'autre, le recours à un autre art (ici, le cinéma) – ne sont pas absents non plus. Cependant, on trouvera plus de bonheur à lire ses trilogies (celle de Deptford et celle de Cornish), en attendant la traduction française de son dernier roman, *The Cunning Man*, de la trilogie de Salterton (la plus ancienne) et d'un recueil d'histoires de fantômes intitulé *High Spirits*.

Sylvie Chaput

**LE LAIT EST UN LIQUIDE BLANC**  
Annie Saumont  
Julliard, Paris, 1995,  
157 p. ; 27,95 \$

La revoilà quel bonheur, serais-je tenté de dire pour faire écho à l'un de ses recueils précédents. Avec une maîtrise qui ne se dément pas d'un recueil à l'autre, avec une voix qui multiplie les modulations narratives, Annie Saumont poursuit une œuvre qui reflète le désarroi des laissés-pour-compte, la détresse et le désenchantement de tous ceux, jeunes et vieux, que nous croisons quotidiennement dans la rue, ceux-là même dont nous cherchons à éviter le regard, à nier l'existence pour ne pas avoir à remettre en cause notre propre bien-être. Elle ne s'apitoie pas sur le sort de ses personnages, ni ne prend parti pour les uns pour mieux dénoncer les autres. Non, rien de tout cela chez Annie Saumont qui sait éviter le piège des portedrapeaux, des bonnes causes qui font les bons sentiments et les mauvais romans tout autant que les mauvais recueils de nouvelles.

Annie Saumont invite plutôt le lecteur à poser un nouveau regard sur ce qu'il croit connaître, à adopter un angle d'observation différent. Car tout n'est qu'apparence, et les jugements superficiels sont toujours discriminatoires. De là sans doute son parti pris narratif qui mine davantage qu'il ne balise ce qui nous est donné pour réel, qui cherche à montrer ce qu'il y a derrière l'écran, ce que collectivement nous préférons le plus



**Le vocabulaire des pêches**  
aux îles Larnèque et Miscou  
Rose Mary Babitch

1996, 154 p., 2-7600-0288-8, 16,95 \$

**NOUVEAUTÉS**

**Le Nain jaune**  
et 17 autres contes  
des îles de la Madeleine  
Anselme Chiasson

1995, 132 p., 2-7400-0289-6, 17,95 \$

**Économie et société en Acadie**  
1850-1950  
Jacques Paul Couturier  
Phyllis E. LeBlanc

1996, 208 p., 2-7600-0286-1, 26,95 \$

**L'identité à l'épreuve de la modernité**  
Écrits politiques sur l'Acadie et les francophonies canadiennes minoritaires  
Joseph Yvon Thériault

1995, 324 p., 2-7600-0292-6, 28,95 \$

**éditions d'Acadie** ♦ C.P. 885, Moncton, Nouveau-Brunswick, E1C 8N8  
Tél. (506) 857-8490 Téléc. (506) 855-3130  
Courrier électronique edacadie@nbnet.nb.ca

souvent ne pas voir. Ainsi en est-il de la cruauté chez les enfants dans « Doumbo », une nouvelle qui reproduit minutieusement le mécanisme de l'intolérance à l'œuvre sous le couvert du jeu chez les enfants. Les enfants, encore et toujours, direz-vous, et je vous répondrai oui, encore et toujours. Car si les enfants découvrent rapidement l'attrait du camouflage, ils découvrent tout aussi rapidement ses limites, les véritables contours de la réalité.

C'est en quelque sorte cette réalité qu'explorent les nouvelles d'Annie Saumont, une réalité plus souvent refusée qu'admise. Annie Saumont gratte le vernis qui recouvre notre confort, tant matériel que moral, elle lacère délicatement la mince pellicule des apparences pour nous révéler ce qu'elles cachent. Aux « on-dit » elle oppose simplement un miroir, ni déformant ni enjolivant. Et elle nous rappelle certaines évidences, que *le lait est un liquide blanc*, par exemple.

Jean-Paul Beaumier

**SIMISOLA**  
Ruth Rendell  
Trad. de l'anglais  
par Corine Derblum  
Calmann-Lévy, Paris, 1995,  
372 p. ; 24,95 \$

On a comparé Ruth Rendell à Patricia Highsmith, ce qui n'est pas un mince compliment. On pense cependant davantage à Simenon en lisant *Simisola*. Une enquête sur la disparition de la fille d'un médecin noir dérape doucement, s'enfonçant dans les problèmes sociaux et de chômage de la petite ville de Kingsmarkham. L'inspecteur Wexford sera confronté au meurtre au fil des rebondissements de l'affaire qui gravite autour du Centre d'emploi local, sans que l'on comprenne très bien pourquoi... Inexorablement, les événements y ramènent d'une façon ou d'une autre, comme si un fil invisible y reliait les différents acteurs du drame.

Naviguant entre nouveaux riches aux ambitions politiques et petite misère quotidienne,

Wexford devra questionner sa vision du monde très blanche et classe moyenne pour pénétrer un univers de violence dont la logique lui échappe. Habilement menée jusqu'à la fin, l'intrigue se dénouera en dévoilant une face cachée de la société dont il n'y a pas lieu d'être fier ; pour Wexford comme pour bien d'autres, il s'agira d'une véritable révélation.

L'Angleterre post-tatchérienne fournit à Ruth Rendell tous les éléments d'une histoire horriblement plausible. Elle nous la raconte avec le talent d'un grand maître, capable de transformer sans qu'il n'y paraisse un fait divers en un roman accompli, dépouillé de tout excès de style, vrai comme la petite vie lorsqu'elle confine au sordide.

Denise Pelletier

**UN BONHEUR EFFROYABLE**  
Michèle Fitoussi  
Grasset, Paris, 1995,  
224 p. ; 34,95 \$

Voilà une histoire plutôt cinématographique, bien à la française même si son auteure est née à Tunis. Anne coule des jours paisibles, trop paisibles dans son deuxième mariage. Entre un mari rassurant, souvent absent et les deux garçons du même âge que cette union a réunis pour le meilleur et pour le pire, elle ressent quand même un petit vide, imperceptible et sournois.

Dans un paysage tourmenté de Bretagne, tapissé par la pluie, elle tombera « par hasard » sur son ex. Résurrection de la vieille passion pour quelques jours, à l'insu des ados, croit-on. Mais le drame, tapi dans une nuit d'encre et de vent, comme on dit dans ces cas, fera basculer à tout jamais cet univers douillet.

Michèle Fitoussi nous entretient d'une histoire plutôt banale sur un ton assez intimiste pour qu'on la suive. Elle ne parvient cependant pas à nous emporter vraiment au-delà du fait divers, même si son écriture connaît de beaux moments. Il s'agit de son second roman.

Denise Pelletier

## COLLECTION VOIX OFF

JEAN-MARC CORMIER ET ANECDOTE

ANEC<D>OTE

Sentences  
Suspendues



SENTENCES  
SUSPENDUES

Journal d'un album  
(96 pages) et  
DC du groupe  
ANECNOTE

Ensemble : 22,95 \$  
DC seul : 18,95 \$

## COLLECTION PROSES

GILBERT DUPUIS

LES PAPIERS DE  
LA TERRE  
roman

Où est-ce chez moi?  
Voici une histoire de  
tous ces personnages,  
images et musiques qui  
comptent pour toujours  
et qui aident à trouver...

24,00 \$



GERVAIS POMERLEAU

GERVAIS POMERLEAU  
Comme foin de mer



COMME FOIN  
DE MER  
récit

Gabrielle subit et se tait.  
Mais, écrit dans une  
langue simple et naïve,  
son journal nous livre  
des secrets déchirants et  
attise notre révolte  
contre la bêtise  
humaine.  
14,95 \$

## COLLECTION POÉSIE

- DÉLIT DE FUITE,  
Lisette Poulin 12,00 \$
- LE TEMPS DE NAÎTRE,  
Lucien Cimon 12,00 \$

Distribution en librairies : Diffusion Prologue  
Commandes postales : ÉDITEQ, C.P. 1254  
Rimouski (Québec) G5L 8M2  
Tél. : (418) 723-9182 - Fax : (418) 723-0490

### UNE MAIN CONTRE LE DÉLIRE

Claudine Bertrand  
Noroît, Montréal/Certi,  
Paris, 1995, 89 p. ; 15 \$

Nous sommes ici en présence d'un recueil de poèmes d'un raffinement paradoxal. L'esthétique construite par l'auteure est tellement élaborée, ciselée, que l'aspect dramatique de sa poésie en est masqué sans qu'il soit, cependant, totalement occulté. Phénomène étrange car l'écrivaine a beaucoup à dire de l'absurdité de nos vécus tronqués, traqués. Cette écriture, curieusement, souffre de sa propre beauté...

Gilles Côté

### NOMADAIME

Hédi Bouraoui  
Gref, Toronto, 1995,  
95 p. ; 28 \$

Les éditions du Gref, de Toronto, dans leur collection « Écrits torontois », nous offrent de petits livres d'une présentation impeccable. Plutôt hors de prix par ailleurs... Je suis tombé, au hasard, sur un recueil de poésie de Hédi Bouraoui, *Nomadaime*. Franco-Ontarien, Hédi Bouraoui est un personnage fort actif dans le paysage littéraire de l'Ontario français (voir *Nuit blanche*, no 62). Ce recueil est son 21<sup>e</sup> ouvrage. Actif ou pas, on croirait, avec *Nomadaime*, que Hédi Bouraoui est un débutant qui ne comprend rien à la poésie. Les poèmes qu'il nous propose ici n'atteignent jamais la dimension poétique que leur auteur leur imaginait sans doute : les images, niaises, basculent la plupart du temps dans le n'importe quoi ! Les poèmes apparaissent d'une facilité presque déconcertante, d'une naïveté imbuvable et d'une prétention fort déplacée ; au point où l'on se demande qui a bien pu donner le feu vert à la publication d'un tel ouvrage. Inégal, sans unité autre que

l'absence de qualité poétique, ce recueil propose comme toile thématique quelque chose comme l'anecdote ou la trouvaille spontanée du quotidien : en fait, je ne sais trop tant l'ensemble est insipide. « Mon 'Je' peut dire ton 'Tu'/Ton 'Tu' peut dire mon 'Je'/Quand 'Ils' se taisent au/Participe présent et non/Au passé simple. »

Souhaitons que l'ouvrage n'ait pas bénéficié d'aide gouvernementale... Que faire d'un tel livre : surtout ne l'offrir à personne, je ne voudrais pas que l'on puisse s'imaginer qu'il est représentatif de la poésie actuelle.

Claude Paradis

### LE CRIME PARFAIT

Jean Baudrillard  
Galilée, Paris, 1995,  
205 p. ; 44,95 \$

Le crime parfait, comme chacun sait, c'est celui qui ne laisse pas de traces. Dans le cas présent — il ne s'agit pas d'un petit polar — le crime en question est celui de la réalité. Bien sûr, Jean Baudrillard nous propose une piste : la réalité a été absorbée par le rien, lequel a pris toutes les commandes et dispose de toute l'information souhaitable pour donner l'illusion de son existence. Ce n'est pas le réel qui disparaît dans l'illusion. C'est l'illusion de notre monde qui est absorbée par une réalité intégrale à propos de laquelle nous ne savons rien. Par l'accomplissement de mondes virtuels, nous sommes, au dire de l'auteur, passés au-delà du réel. Lorsque l'humanité était en marche, nous pouvions toujours compenser par l'utopie et l'imaginaire. Maintenant que la réalité virtuelle se pose autour de la planète agissant tel un véritable cerveau, il n'y a plus rien à atteindre, à compenser, à dépasser. L'achèvement du réel, son terme, est aussi celui de l'altérité et le triomphe du Même. Nous évoluons désormais dans



rassurés : nous aurons désormais un héritage unique. Fini le destin. Place à la transparence et à l'homogénéité. Ceux qui se croyaient seuls à entretenir de telles pensées trouveront ici un ouvrage d'une lecture peut-être difficile, mais combien prémonitoire.

Yvon Laverdière

**LA GRANDE IMPLOSION**  
Pierre Thuillier  
Fayard, Paris, 1995, 470 p. ;  
45,95 \$

L'Occident a toujours été obsédé par son déclin ; cela a commencé avec *L'Apocalypse* aux premiers temps de l'ère chrétienne. *La grande implosion*, après tant d'autres livres, reprend le même thème ; mais ici la fiction nous situe après la catastrophe et nous offre un *Rapport sur l'effondrement de l'Occident, 1999-2002*. Rien sur l'événement lui-même, mais plutôt un discours moral sur la disparition des valeurs qui servaient d'assises à la culture occidentale, l'implosion étant en science physique l'éclatement des parois d'un tube à vide sous l'effet de la pression extérieure.

L'auteur attribue notre déclin spirituel à la disparition des structures mythiques qui auparavant servaient de grilles d'interprétation aux sociétés humaines. Le processus a été lent, s'enclenchant avec l'urbanisation et la prépondérance de l'économie et du commerce, il s'est accéléré avec le perfectionnement des techniques et leurs applications, sans égard aux modes de vie qu'elles bouleversaient, instaurant la poursuite aveugle du gain ; finalement l'hégémonie accordée à la raison et à la science a fait de celles-ci des valeurs absolues au détriment de la religion.

Tout cela est fort bien et avait déjà été diagnostiqué par Oswald Spengler (*Déclin de l'Occident*, 1917) et par plusieurs autres par la suite. C'est dire qu'il n'y a rien de vraiment nouveau dans ce livre que la magie de la fiction ne parvient même pas à élever au-dessus du niveau d'un plat réquisitoire.

Jean-Claude Dussault

un faisceau de miroirs où chaque reflet n'est que le reflet d'un reflet et d'où l'on ne peut sortir. Nous avons cherché l'aplanissement des dualités, des différences, des ambivalences, des négativités et de tout ce qui, d'une manière générale, fait que l'autre, en soi ou à l'extérieur de soi, est autre. De nos figures quotidiennes, tout désir transcendant se sera échappé au profit de l'image immanente, tel que l'avait anticipé Andy Warhol. Les fédéralistes seront